temples; qu'il soit à jamais le signal de l'honneur et de la fidélité : Seigneur, sauvez le Roi : *Domine, salvum fac Regem!* Daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *et exaudi nos in die quâ invocaverimus te.* Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX OBSÈQUES DE LOUIS-JOSEPH DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

DANS L'ÉGLISE ROYALE DE SAINT-DENIS,

LE 26 MAI 1818.

Fraternitatem diligite, Deum timete, Regem honorificate.

Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le Roi.

1. EPIT. DE S. PIERRE, II, 17.

MONSEIGNEUR,

POURQUOI faut-il que, nous trouvant commandé par le temps, nous ayons à peine pu consacrer quelques jours de réflexions à l'éloge funèbre d'un prince qui a soutenu avec tant de gloire un nom si difficile à porter, et dont la mémoire doit vivre à jamais dans les annales de la bravoure, de l'honneur et de la fidélité? Comment, dans le court espace de temps qui s'est écoulé depuis les derniers moments du Prince de Condé jusqu'au jour de ses funérailles, recueillir tout ce qui a pu illustrer une vie si longue et si pleine; présenter dans un même tableau tant de hautes qualités et de faits mémorables, tant de traits d'héroïsme et d'humanité, tant de modération dans la victoire et de magnanimité dans l'infortune; peindre en un mot avec quelque vérité un prince, qui, suivant l'heureuse expression de l'un de nos guerriers, a donné de

(1) Monseigneur le Duc de Bourbon.

BIBLIOTECA CENTRAL

qualités, la constance dans les desseins généreux. Enfin, on sait avec quelle tendre sollicitude il s'occupait de son armée, et quel dévouement à sa personne il avait su lui inspirer : toute son ambition était d'en toujours partager la destinée; il lui sacrifia tout, même des espérances de gloire. En vain une grande puissance lui offre de le placer sur un théâtre plus digne de lui, à la tête d'une armée en Italie; il ne peut consentir à se séparer de ces Français dont il est le père encore plus que le chef, ne désirant que de combattre, de vaincre ou de mourir avec eux.

D'après tout cela, Messieurs, faut-il s'étonner qu'il eût conquis l'estime universelle, que les premiers capitaines et les princes des nations diverses lui en aient donné, par leurs lettres, les plus glorieux témoignages? Et l'Europe entière ne semble-t-elle pas, en ce moment, rendre un hommage à sa mémoire par la présence de ces ambassadeurs et de ces ministres étrangers que nous pouvons regarder comme les interprètes des sentiments de leurs augustes souverains?

C'est à l'histoire à raconter en détail les combats où se signala l'héroïsme du prince de Condé, et celui des braves qu'il commandait; de ces Français portant hors de leur patrie des espérances qui devaient se réaliser un jour, parmi lesquels le courage et le malheur égalaient tous les rangs, confondaient l'ancien guerrier avec le magistrat, le noble avec le plébéien, et où le prince n'était que le premier soldat; mais certes ils ne furent pas sans gloire tant de combats fameux, tels que celui de Berstheim, où, suivant l'expression de l'un de nos poètes, on vit trois générations de héros marcher ensemble à la victoire.

L'histoire, il est vrai, ne dira pas que le prince de Condé fit triompher la cause qu'il défendait : mais aussi a-t-il jamais commandé de grandes armées? a-t-il pu former de vastes entreprises? a-t-il été le maître de ses desseins et de leur exécution? Du moins l'histoire pourra

dire qu'avec de faibles ressources, il fit de grandes choses, et que, s'il a succombé, il n'a succombé qu'avec l'Europe presque entière. La justice divine l'a voulu ainsi pour l'instruction des peuples et des rois.

Disons donc qu'il y a dans le prince de Condé un caractère de force, de bonté, de loyauté, de désintéressement, d'héroïsme antique, qui lui mérite une place singulièrement honorable dans les fastes militaires. Le moment le plus pénible pour son grand courage est arrivé, les événements le forcent de licencier son armée; la Providence a d'autres desseins. Le héros pose les armes, et va chercher un asile dans cette île hospitalière, à laquelle, dans ses mystérieuses mais toujours adorables pensées, le ciel a confié pour un temps le dépôt sacré de cette royale famille, qu'il destinait à faire de nouveau le bonheur de la France.

C'est assez, Messieurs, vous entretenir des hautes qualités naturelles du Prince de Condé; il me reste à vous le montrer dans l'époque de sa vie qui a fait le plus éclater ses sentiments religieux.

DEUXIÈME PARTIE.

La religion, avec ses promesses immortelles, a de quoi plaire aux âmes élevées, qui repoussent comme une bassesse l'idée du néant, et sa grandeur même les dispose à croire à sa vérité. Déjà elle exerce tout son empire sur le Prince de Condé, et c'est ici qu'il vient s'offrir à nos regards sous un aspect tout nouveau. Retiré de la dissipation et du tumulte des camps, il descend au fond de son cœur; il médite en silence les jours anciens et les années éternelles, comme parlent nos livres saints; son âme s'ouvre aisément aux impressions de cette religion sainte dont le besoin se fait sentir après les grandes agitations à ceux-là même qui la repoussaient davantage, et qui

BIBLIOTECA CENTRAL

seule, par l'immensité de ses espérances, peut remplir le vide immense de nos cœurs. On aime à voir ces guerriers terribles comme des lions dans les combats, se montrer doux et simples comme des agneaux au pied des autels. Oui, la piété des héros a quelque chose de plus auguste et de plus touchant, qui pénètre et ravit ceux qui en sont les témoins : celle de notre Prince sera sincère; mais elle sera sans faste comme son courage.

O Prince! vous vivez en paix, occupé de cette religion qui vous attire par l'élévation même de sa doctrine; vous goûtez, après tant de fatigues et de traverses, un repos honorable, au milieu des témoignages de cette tendre vénération qu'inspire toujours le héros malheureux. Mais que vous êtes loin de pressentir le coup qui vous menace, et qui doit porter dans votre âme une désolation sans bornes! Que bientôt vous aurez besoin, plus que jamais, de toutes les consolations que la religion seule peut donner! Quelle épreuve cruelle vous était réservée! quel malheur imprévu! quel tragique événement! quelle catastrophe inouie! Tout à coup un cri funèbre, parti des rives de la Seine, retentit jusque dans votre retraite, et dans celle d'un fils qui va être encore bien plus à plaindre que vous. Je tremble de réveiller ici d'inconsolables douleurs. D'Enghien n'est plus! Eh quoi! tant d'héroïsme et de bonté, tant de jeunesse et d'espérances se sont donc évanouis comme un songe! Il est mort comme meurent les héros chrétiens; mais enfin il est mort, il est tombé sous la main lâchement meurtrière! Périsse à jamais la nuit fatale qui couvrit de son ombre ce mystère de férocité! Périsse le jour qui vint révéler à la capitale le forfait de la nuit! La France tout entière en frémit d'indignation plus encore que d'épouvante. Ils furent pénétrés d'une horreur profonde (je le dis à leur gloire), ces mêmes guerriers français dont le jeune prince avait été l'ennemi, mais toujours l'ennemi généreux, et seulement sur le

champ de bataille. La patrie en deuil crut voir précipiter dans la même tombe une race entière de héros. Leur gloire ne périra pas, nous le savons; mais ce n'est pas assez pour nos cœurs; il ne sera donc pas donné à nos neveux devoir comme nous les descendants de ce vainqueur de Rocroi, *qui portait la victoire dans ses yeux!* Hélas! tout passe, tout s'éteint sous le soleil, les races des héros comme les races vulgaires. Chrétiens, que cela, du moins, nous avertisse de porter plus haut nos pensées, de rechercher ces biens que les hommes ne peuvent ravir, et de travailler à faire graver nos noms bien moins dans les annales du temps que dans celles de l'éternité.

Voilà bien aussi quels sont de plus en plus les sentiments et les pensées du Prince de Condé. Sa grande âme se détache tous les jours davantage de cette terre de larmes et de douleurs. O! que l'on se tromperait bien si l'on pensait qu'elle fût dévorée de ressentiment et de haine! Tout ce qui est vulgaire est indigne de lui. Il existe ce testament fait il y a douze années, monument éternel de ses hautes et pieuses pensées. Là, il proteste de sa *ferme croyance des vérités de la sainte et pure religion catholique* (je répète ses expressions); là il dépose, avec une noble candeur, le repentir comme l'aveu des fautes qu'il a pu commettre; là, on lit ces paroles où son âme respire tout entière : *Je remercie Dieu de n'avoir jamais laissé pénétrer dans mon âme la plus petite idée de vengeance contre ceux qui nous ont fait tant de mal, et j'espère que sa miséricorde et la clémence du Roi les ramèneront tôt ou tard à ces principes sacrés qui peuvent seuls rendre à la France son bonheur et sa tranquillité.*

Oui, Messieurs, le ciel devait se laisser fléchir, exaucer les vœux de ce Prince vraiment français, et consoler ses cheveux blancs par le triomphe de la cause à laquelle il s'était dévoué. Mais les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, il ne se hâte pas dans ses desseins; comment doi-

BIBLIOTECA CENTRAL

vent-ils s'accomplir? c'est un secret que longtemps il s'est réservé pour lui seul.

Que d'obstacles ici en apparence insurmontables! Un homme obscur s'était élevé au milieu de nous au faîte de la puissance, portant dans son âme une inflexibilité de pensées que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie, une audace pour le mal qui ne recule devant aucune borne; et voilà qu'il lui est donné de se signaler par vingt années de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, et d'être ainsi dans les mains de la Providence un des plus terribles instruments dont jamais elle se soit servie pour châtier les nations. Comment tombera le colosse de puissance qui écrase l'univers? quelle main lui portera les premiers coups? Ce sera une main faible en apparence. Au midi de l'Europe il est un peuple que les beaux esprits du dernier siècle nous avaient appris à dédaigner, mais qui, depuis les Romains jusqu'à nous, a su être magnanime toutes les fois qu'il l'a fallu. La fière Espagne s'indigne qu'on veuille l'asservir; elle ne veut pas être subjuguée : elle ne le sera pas. A ce noble signal, l'Europe entière se réveille; elle soupçonne que celui qui avait été jusqu'alors invincible pouvait être vaincu, et dès ce moment sa ruine commence. Bientôt il tombe; et, s'il se relève, c'est pour retomber d'une chute plus éclatante encore. Il est donc brisé à son tour le marteau qui avait brisé le monde; et le digne héritier de tant de rois sera pour toujours affermi sur son trône, et la France s'applaudira du triomphe d'une cause tellement liée à son bonheur, à ses intérêts, à sa véritable liberté, qu'elle n'est pas moins la sienne que celle de nos princes légitimes. Divine Providence, je vous adore; ici tout porte l'empreinte visible de votre main puissante. C'est vous qui avez *guéri* comme vous aviez *frappé*, qui avez *ressuscité* comme vous aviez *conduit aux portes du tombeau*. Poursuivez l'œuvre de votre miséricorde, et consommez, pour le bonheur de la France, ce que vous avez si miraculeusement commencé.

Quel spectacle pour le Prince de Condé que celui de son Roi rétabli sur le trône de ses pères! A la vue d'un événement si longtemps attendu, quel désir peut-il former encore? Son cœur est satisfait; mais, s'il est l'heureux témoin, il est aussi en partie l'objet de l'allégresse publique. La France se réjouit de le revoir dans son sein; elle le retrouve toujours digne de lui-même. Ce désintéressement, cette bonté, cette simplicité qui sied aux grands hommes, l'accompagnent partout. S'il trouve la belle demeure de ses pères ravagée par les malheurs des temps, il en contemple les ruines d'un œil calme et serein. On pourra bien remarquer que sa mémoire, affaiblie par l'âge, ne lui est pas toujours fidèle; mais son âme n'a pas vieilli, le feu sacré y brûle encore, il ne doit s'éteindre qu'avec sa vie. Cependant le Ciel ne nous l'avait rendu que pour un peu de temps; il est chargé d'années comme de gloire, et bientôt il faudra donner des regrets à celui dont la présence causait tant de joie. Ses forces déclinaient de jour en jour, et depuis quelques mois on avait conçu de vives inquiétudes, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait le conduire rapidement au tombeau. Celui qui si longtemps et si souvent avait affronté la mort dans les combats, désire de n'en pas être surpris, afin de la recevoir avec des dispositions plus chrétiennes : *Je ne crains pas la mort*, disait-il un jour; *mais je serais fâché de ne pas la voir venir*. Il la voit arriver, en effet, sans en être troublé; consolé par cette religion qui fait ses espérances, après avoir plus particulièrement sanctifié ses dernières années, il calme lui-même les alarmes qu'il remarque autour de lui. Qu'on n'use pas de ménagements pour lui parler des derniers secours que l'Eglise administre à ses enfants; il les désire avec ardeur, et il les reçoit avec une confiance vive comme sa foi, en pré-

BIBLIOTECA CENTRAL

grands exemples et de belles leçons, et qui du fond du cercueil semble nous dire encore à tous : Aimez votre pays, craignez Dieu, honorez le Roi; car voilà tout l'homme, tout le chrétien, tout le Français : *Fraternitatem diligite, Deum timete, Regem honorificate.*

Essayons toutefois, puisqu'il le faut, de payer un faible tribut d'éloges à un prince que son roi loue déjà si bien par ses regrets et par les honneurs qu'il fait rendre à sa mémoire, qu'ont aussi déjà loué d'une manière si touchante et les larmes amères de tous ceux qui étaient attachés à sa personne, et le concours immense de Français de tous les rangs, de tous les états, qui se sont pressés avec une pieuse douleur autour de sa dépouille mortelle.

Quelle vie, Messieurs, que celle du Prince de Condé! Sa carrière politique et guerrière a été sans tache. Plus heureux que le plus grand de ses ancêtres, aucune page de son histoire n'aura mérité d'être déchirée. Que si, comme chrétien, il a pu n'être pas toujours sans reproche aux yeux de son créateur, hélas! et qui peut se rendre le témoignage de l'avoir toujours été? de longues années de vertus chrétiennes auront expié devant la miséricorde infinie ce qu'il est si difficile d'éviter au milieu de tant de périls et de tant de séductions. Faisons donc voir que le Prince de Condé, dans la bonne et la mauvaise fortune, a été le modèle des guerriers par ses hautes qualités et par ses religieux sentiments. Messieurs, devant une vie de quatre-vingts ans si glorieuse, si bien soutenue, si pieusement couronnée, il faut bien que les passions, que les préjugés, que les opinions se taisent, pour laisser tous les cœurs se confondre dans une impression commune d'attendrissement, de respect et d'admiration. Tel est l'hommage qu'a droit d'attendre de nous TRÈS-HAUT ET PUISSANT PRINCE, LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PRINCE DU SANG.

BIBLIOTECA CENTRAL U.A.N.L.

PREMIÈRE PARTIE.

Il existe chez tous les peuples des races particulièrement honorées pour les services qu'elles ont rendus à la chose publique, et pour les grands hommes qu'elles ont produits; races en quelque sorte nationales, que la patrie regarde comme sa gloire et son appui, qu'elle revendique comme son patrimoine, qu'elle oppose avec fierté aux nations rivales. On en trouve de semblables chez les anciens comme chez les modernes, dans les républiques comme dans les monarchies; leur nom a, pour leurs concitoyens, je ne sais quoi d'héroïque et de populaire au-dessus de toutes les prétentions et de toutes les jalousies, et jamais on ne l'entend prononcer qu'avec un secret sentiment de respect et d'amour. A ces traits, dont chacun peut faire diverses applications particulières, tous unanimement vous reconnaissez, Messieurs, la tige illustre des Condé, la race de celui dont nous venons en ce moment rappeler les hautes qualités.

Nourri dans les maximes de l'antique honneur, digne du sang qu'il porte dans ses veines, et brûlant du désir de marcher sur les traces de ses aïeux, notre jeune prince fait ses premières armes au milieu du dernier siècle, dans cette guerre de *Sept-Ans* qui fut pour la France un mélange de revers accablants et de succès honorables. A l'âge de dix-neuf ans, il paraît pour la première fois sur un champ de bataille, celui de Hastenbeck, et déjà il laisse apercevoir toute l'intrépidité des guerriers qui ont vieilli dans les combats. Placé sous le feu d'une batterie qui fait d'affreux ravages, on l'invite à s'éloigner de quelques pas pour en éviter la direction, et il répond : *Je ne trouve pas ces précautions-là dans l'histoire du grand Condé!* paroles mémorables, qui ne seraient jamais sorties d'une âme vulgaire, et qui révèlent aux contempo-

rains que la nature l'a fait pour être un grand capitaine. Il est à la fleur de l'âge, et, prodigue de sa vie, il commence à la compter pour rien quand il s'agit de son roi et de sa patrie. Bientôt la journée de Minden fait éclater ses talents et son ardeur; sa réputation s'accroît encore à Gruningue : là il est aux prises avec un capitaine renommé, le prince héréditaire de Brunswick, et il remporte sur lui un avantage signalé, dont on voyait, dans sa magnifique demeure de Chantilly, quelques glorieux monuments, dépouilles de l'ennemi vaincu (1). Mais c'est la bataille de Johannesberg qui a le plus illustré sa jeunesse : à la tête d'un corps séparé, il y remporte, sur le même capitaine, une seconde victoire plus éclatante que la première, par laquelle il fait voir que pour s'élever aux plus grandes choses de l'art militaire, il ne lui manque que l'occasion, en même temps qu'il a la gloire de rendre la paix plus prompte et plus honorable pour la France.

Voici donc que le jeune prince se voit éloigné de cette brillante carrière qui flatte les grands cœurs par les périls mêmes dont elle est semée, comme elle éblouit par l'éclat qui l'environne. Heureux les peuples s'ils étaient assez sages pour se passer de cette gloire! mais la paix perpétuelle n'étant pas faite pour la terre, il est dans l'ordre de la Providence que la profession des armes, consacrée à la défense de tous, soit au premier rang dans l'opinion des hommes; et il nous est permis de célébrer les qualités guerrières devant les autels de celui qui est le Dieu de la société comme de la religion, et qui, dans nos livres saints, s'appelle le Dieu des batailles aussi bien que le Dieu de la paix.

(1) Louis XV fit don au prince de Condé de trois pièces de canon prises sur l'ennemi à chacune desquelles on avait mis l'inscription suivante

Condæus eripuit hosti Gruningæ Assiacæ, die XXV Augusti MDCCLXII.

BIBLIOTECA CENTRAL U.A.N.L.

Mais l'homme n'est pas seulement grand dans les combats : il est une grandeur personnelle qui le suit partout, indépendante des circonstances et des événements; et telle est celle du Prince de Condé dans tout le cours de sa vie. Oui, soit qu'il paraisse comme gouverneur dans cette province de Bourgogne où son nom est encore en bénédiction, soit qu'il se montre à la cour et dans la capitale, soit qu'il réside dans cette antique demeure de ses ancêtres, embellie par le grand Condé, et remplie encore de sa gloire, partout les agréments de son esprit, l'urbanité de ses manières, la bonté de son cœur lui concilient tous les suffrages. Chez lui, les qualités aimables ne sont que l'ornement des qualités les plus solides; et combien n'est-il pas honorable à sa mémoire d'avoir su mériter l'estime et l'affection de ce Dauphin si sage, si éclairé, dont la mort coûta tant de larmes à la France, et devait avoir tant d'influence sur ses destinées!

Je ne dirai rien ici de la richesse, de l'éclat, de la magnificence des fêtes au milieu desquelles le prince de Condé reçoit à Chantilly ce que l'Europe a de plus illustre et de plus grand, les rois de Danemarck et de Suède, le prince Henri de Prusse, le duc de Brunswick, et surtout cet auguste voyageur qui, destiné à gouverner un grand empire, se cachait sous le titre de Comte du Nord. Que si je rappelle tous ces prestiges de la grandeur mondaine, ce n'est que pour en déplorer le néant. O incertitude des pensées de l'homme! Au milieu de tant de pompe et de plaisirs, aurait-on pu croire qu'un jour, poussé par le malheur à six cents lieues de son palais, le prince de Condé se rendrait auprès de ce même comte du Nord, régnant sous le nom de Paul Ier (1) sur les rives de la

(1) Ce monarque acheta exprès pour le Prince de Condé le palais de Czernichef, sur la porte duquel il avait fait graver en lettre d'or: HÔTEL DE CONDÉ. *(Note de l'Éditeur.)*

Newa? O que le prophète a bien raison de s'écrier : Vos jugements, Seigneur, sont un abîme profond! *Judicia tua abyssus multa* (1).

Alors la France présentait tous les dehors de la prospérité. Riche de sa population et de son industrie, brillante de tout l'éclat des sciences et des arts, forte de sa paix intérieure, tout semblait annoncer pour elle un riant avenir. Toutefois les esprits sages et clairvoyants, qui pénétraient le fond des choses, n'étaient pas sans alarmes, et croyaient découvrir dans le présent de sinistres présages. Les connaissances et les richesses devenues plus communes amenaient dans les conditions diverses des rapprochements et une sorte d'égalité qui pouvait aboutir à la confusion. Le goût des arts, des théâtres, des lectures frivoles et licencieuses, en devenant plus populaire, éveillait dans les classes inférieures toutes les prétentions de la vanité, et semblait ne les polir que pour les corrompre. En même temps des doctrines hardies, en relâchant les liens de la religion et de la morale, relâchaient par cela même ceux de la subordination et des lois. Un bruit sourd d'impiété séditieuse se faisait entendre, qui pouvait tôt ou tard ébranler le fondement même de la société. Ainsi, dans les contrées qui avoisinent les volcans, un sourd mugissement prélude quelquefois à une effrayante explosion. Tout est changé, les idées et le langage : la religion s'appelle fanatisme, la piété superstition, les traditions préjugés, l'autorité tyrannie, l'obéissance servitude. Jamais, à aucune époque, on n'avait enseigné plus hautement qu'il n'est pas de Dieu, que la Providence n'est qu'un mot, la vie future une chimère, le vice et la vertu une invention humaine, la religion un amas de puérilités. Ainsi, une génération a semé du vent, et la génération suivante a moissonné des tempêtes, pour

(1) Ps. xxxv, 7.

BIBLIOTECA CENTRAL U.A.N.L.

parler avec le prophète Osée : *Ventum seminaverunt, et turbinem metent.*

Il faut le dire pour notre commune instruction : si nous avons tous été frappés, c'est que tous nous étions coupables. Oui, la cour, les puissants, les riches, les savants, les lettrés, le militaire, la magistrature, le sanctuaire même, tous les rangs de la société étaient plus ou moins tourmentés du désir des innovations; et la révolution était faite, du moins en grande partie, dans les esprits, avant que des circonstances funestes la fissent éclater dans les choses.

Elle est donc arrivée, cette époque désirée par les uns, redoutée par les autres, qui devait être si féconde en désastres, en discordes impies, en ruines comme en forfaits. Je ne viens pas fatiguer vos âmes de ces lamentables récits; je dirai seulement que je n'aperçois plus ici ma patrie qu'à travers les orages sanglants d'une démocratie turbulente et cruelle. Je cherche en vain la France dans la France même : lois, institutions, usages, sciences, lettres, trône, autel, tout, et même les tombeaux, a disparu au milieu des tempêtes. C'était fait de la gloire du nom français, si elle ne s'était réfugiée dans les camps; et, à ce sujet, je parlerai avec une franchise qui ne déplaira, j'en suis sûr, à aucun des cœurs généreux qui m'entendent. D'un côté, des guerriers combattant sous la bannière de la croix et des lis contre des ennemis nouveaux du nom chrétien et de l'ordre social, semblaient renouveler les exploits héroïques des Tancrède et des Godefroi; de l'autre, l'éclat de nos triomphes rapides et de nos conquêtes jetait l'Europe entière dans l'étonnement, tandis qu'en même temps des légions de Français voués à la cause royale fixaient les regards et l'admiration par une vaillance digne de leurs aïeux. Ainsi, pour notre patrie, le bonheur n'était nulle part, et la gloire militaire était partout.

Et où donc se trouvait alors le prince de Condé? Où, Messieurs? là où il se croyait appelé par sa naissance, par son nom, par son attachement au trône de Henri IV et aux lois antiques de la patrie. Ne pensons pas que quelque passion indigne de lui détermina sa conduite. Il écrivait à l'un des plus célèbres défenseurs qu'eût alors la monarchie, ces paroles dictées par son cœur: « J'abandonne ma fortune; je verserais avec joie tout mon sang » pour rendre le bonheur à mon roi, à ma patrie, que » dis-je? au dernier des Français qui leur sont fidèles. » C'est une grande consolation pour moi de trouver les » mêmes sentiments dans tous mes enfants, dans ce sang » des Condé qu'on ruine, mais qu'on n'avilira jamais. »

Ici, Messieurs, défendu par l'honneur, que peut avoir à craindre le prince de Condé au tribunal de la postérité? Plus équitable, parce qu'elle sera plus que nous sans passion et sans intérêt, elle pèsera dans la balance les hommes et les événements. En déplorant les dissensions, les erreurs et les crimes, l'histoire dira la vérité pour tous; et que de choses ne pourra-t-elle pas raconter à la gloire du prince de Condé! Dans lui quel ensemble de qualités guerrières! J'en appelle en ce moment à ses braves compagnons d'armes, et même avec confiance à ceux qu'il eut à combattre. Passionné en quelque sorte pour les hasards et les périls, lorsqu'on le voyait sur le front de bataille, ralentir sa marche ou s'arrêter, on pouvait être sûr que c'était là que le danger augmentait, que c'était là qu'il était le plus grand; et peut-être porta-t-il jusqu'à l'excès cette froide témérité: voilà pour la valeur. Les rudes fatigues, les privations pénibles, les occupations multipliées, les veilles de la nuit, rien n'altérait son humeur; il était toujours doux, facile, accessible: voilà pour l'égalité d'âme. Quels soins tendres et délicats pour les prisonniers français! Comme il aimait à faire panser leurs blessures, à adoucir les rigueurs de leur sort, à les sauver du

pillage des étrangers! Non, même à cette époque, aucun Français n'était indifférent à son cœur. Pourquoi, disait-il quelquefois au milieu de ces guerres déplorables, faut-il que des Français, faits pour s'aimer, soient dans l'affreuse nécessité de se combattre? Voilà pour l'humanité. Quel contraste entre une telle conduite, et cette législation qui vouait à la mort des Français vaillants et malheureux que le sort des armes rendait prisonniers! Heureusement elle eut un terme, cette barbarie, et sous de grands capitaines, renommés pour leurs sentiments généreux comme pour leurs rares talents, on vit les Français des armées rivales se traiter avec des sentiments de confiance mutuelle. Je n'ai pu à cette occasion résister au désir de rapporter, en le conservant dans toute sa simplicité, un entretien qui m'a paru digne d'un prince et de soldats français. Dans les intervalles de trèves passagères, le prince de Condé aimait à se rendre aux avant-gardes ennemies, et à se mêler avec les soldats. « Monseigneur, lui dit un » jour un officier d'un rang inférieur, nous avons grand » plaisir à vous voir, et nous sommes bien sensibles à la » confiance que vous nous témoignez. — Et moi aussi, » mes amis, dit le prince, j'ai grand plaisir à vous voir, et » je me trouve parmi vous aussi tranquille que si j'étais » au milieu de mon armée. Vous êtes Français, et c'est » tout dire. — Vous avez raison, Monseigneur, réplique » l'officier, vous nous rendez justice; nous vous aimons et » respectons. »

Messieurs, voilà bien le Français quand il est dans son vrai caractère.

Qui pourrait dire tout ce que le prince, pendant dix années, eut à essuyer d'obstacles, de contradictions, de dégoûts, d'événements cruels pour son cœur? N'importe, rien ne pouvait l'ébranler, et jamais il ne désespéra de sa cause tant qu'il lui fut permis de la défendre l'épée à la main; voilà pour la plus rare, peut-être, de toutes les